

**CLAUDE SIMON**

**LA BATAILLE  
DE PHARSALE**

*roman*



***LES ÉDITIONS DE MINUIT***



# LA BATAILLE DE PHARSALE

## OUVRAGES DE CLAUDE SIMON



LE TRICHEUR, roman, 1945, *épuisé*.  
LA CORDE RAIDE, 1947, *épuisé*.  
LE VENT. TENTATIVE DE RESTITUTION D'UN RETABLE  
BAROQUE, roman, 1957 ("double", n° 85).  
L'HERBE, roman, 1958 ("double", n° 9).  
LA ROUTE DES FLANDRES, roman, 1960 ("double", n° 8).  
LE PALACE, roman, 1962.  
HISTOIRE, roman, 1967.  
LA BATAILLE DE PHARSALE, roman, 1969.  
LES CORPS CONDUCTEURS, roman, 1971.  
TRIPTYQUE, roman, 1973.  
LEÇON DE CHOSES, roman, 1975.  
LES GÉORGIQUES, roman, 1981 ("double", n° 35).  
LA CHEVELURE DE BÉRÉNICE, 1984.  
DISCOURS DE STOCKHOLM, 1986.  
L'INVITATION, 1987.  
L'ACACIA, roman, 1989 ("double", n° 26).  
LE JARDIN DES PLANTES, roman, 1997.  
LE TRAMWAY, roman, 2001 ("double", n° 49).  
ARCHIPEL et NORD, 2009.  
QUATRE CONFÉRENCES, 2012.

### Chez d'autres éditeurs :

FEMMES (sur vingt-trois peintures de Joan Miró) *tirage limité*, Maeght, 1966,  
*épuisé*.  
ORION AVEUGLE (avec 21 illustrations), « Les sentiers de la création », Skira,  
1970, *épuisé*.  
ALBUM D'UN AMATEUR, Éditions Rommerskirchen, 1988, *tirage limité*.  
PHOTOGRAPHIES, 1937-1970 (107 photos et texte de l'auteur.  
Préface de Denis Roche), Maeght, 1992.  
CORRESPONDANCE AVEC JEAN DUBUFFET, Éditions de l'Échope, 1994.

CLAUDE SIMON

LA BATAILLE  
DE PHARSALE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1969 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

Extrait de la publication

# I

## ACHILLE IMMOBILE À GRANDS PAS

*Zénon ! Cruel Zénon ! Zénon d'Élée !  
M'as-tu percé de cette flèche ailée  
Qui vibre, vole, et qui ne vole pas !  
Le son m'enfante et la flèche me tue !  
Ah ! le soleil... Quelle ombre de tortue  
Pour l'âme, Achille immobile à grands pas !*

PAUL VALÉRY.



Jaune et puis noir temps d'un battement de paupières et puis jaune de nouveau : ailes déployées forme d'arbalète rapide entre le soleil et l'œil ténèbres un instant sur le visage comme un velours une main un instant ténèbres puis lumière ou plutôt remémoration (avertissement ?) rappel des ténèbres jaillissant de bas en haut à une foudroyante rapidité palpables c'est-à-dire successivement le menton la bouche le nez le front pouvant les sentir et même olfactivement leur odeur moisie de caveau de tombeau comme une poignée de terre noire entendant en même temps le bruit de soie déchirée l'air froissé ou peut-être pas entendu perçu rien qu'imaginé oiseau flèche fustigeant fouettant déjà disparue l'empennage vibrant les traits mortels s'entrecroisant dessinant une voûte chuintante comme dans ce tableau vu où ? combat naval entre Vénitiens et Génois sur une mer bleu-noir crénelée épineuse et d'une galère à l'autre l'arche empenée bourdonnante dans le ciel obscur l'un d'eux péné-

trant dans sa bouche ouverte au moment où il s'élançait en avant l'épée levée entraînant ses soldats le transperçant clouant le cri au fond de sa gorge

Obscure colombe auréolée de safran

Sur le vitrail au contraire blanche les ailes déployées suspendue au centre d'un triangle entourée de rayons d'or divergents. Âme du Juste s'envolant. D'autres fois un œil au milieu. Dans un triangle équilatéral les hauteurs, les bissectrices et les médianes se coupent en un même point. Trinité, et elle fécondée par le Saint-Esprit, Vase d'ivoire, Tour de silence, Rose de Canaan, Machin de Salomon. Ou peint au fond comme dans la vitrine de ce marchand de faïences, écarquillé. Qui peut bien acheter des trucs pareils ? Vase nocturne pour recueillir. Accroupissements. Devinette : qu'est-ce qui est fendu, ovale, humide et entouré de poils ? Alors œil pour œil comme on dit dent pour dent, ou face à face. L'un regardant l'autre. Jaillissant dru dans un chuintement liquide, comme un cheval. Ou plutôt jument.

Disparu au-dessus des toits. Façon de parler : pas vu disparaître et pas vu réellement les toits. Simplement haut par opposition à bas. C'est-à-dire en bas un néant originel (pas la place, l'asphalte où deux autres piètent toujours, gris à pattes roses), en haut un autre néant, entre lesquels il s'est soudain matérialisé, un instant, ailes déployées, comme l'immobile figuration du concept même d'ascension, un instant, puis plus rien. Le reflet dans le vantail de la fenêtre à demi fermé toujours rempli aux deux tiers par l'angle de l'immeuble

et à un tiers par du ciel, les larges mailles du rideau de filet derrière la vitre plus visibles dans la partie gris sombre que dans la bande remplie par le bleu clair, la forme boursouflée du nuage se faufile d'un vantail à l'autre pour ainsi dire en se contorsionnant sur la surface inégale du verre, glissant et disparaissant, l'image réflé-  
tée de la façade d'angle, balcons, fenêtres, sinueuse aussi, comme ces reflets dans l'eau. Mais immobile. Les mailles du rideau immobiles aussi.

Les jeunes gens toujours là à la terrasse du petit café, avec cette différence toutefois que maintenant, à côté de celui qui est affalé sur le guéridon, la tête dans ses bras repliés, se tient un autre, en pull-over marron, penché sur lui (s'appuyant d'une main, bras tendu, sur le guéridon lui-même, de l'autre – bras à angle droit – au dossier de la chaise du dormeur – peut-être ivre ?), lui parlant, semble-t-il, avec une patiente et maternelle sollicitude ; alors un de ceux assis sur la gauche de la terrasse lance un petit seau d'enfant en plastique bleu ciel (ou plutôt jette en l'air : c'est-à-dire non pas comme quand on vise quelque chose, le seau ne parcourant pas une trajectoire tendue, vers un but précis, mais une courbe en tournoyant sur lui-même et retombant sur le guéridon voisin de celui du dormeur, renversant deux verres, le tintement de l'un d'eux se brisant sur le sol parvenant presque aussitôt, tandis que l'autre, couché sur la table, roule sur lui-même, son bord décrivant un arc de cercle au long duquel, à partir de la flaque de bière répandue, il laisse une traînée liquide, jusqu'à ce

qu'il heurte l'une des soucoupes, repartant alors en sens contraire, revenant s'immobiliser dans la flaque, intact), le jeune homme au pull-over marron (le bras qui l'instant d'avant prenait appui sur le dossier de la chaise maintenant passé autour des épaules du dormeur, le buste presque horizontal, la bouche près de l'oreille du dormeur) détournant un instant la tête vers celui qui a lancé le seau, lui adressant quelques paroles inaudibles, puis recommençant à parler au dormeur, le seau bleu ciel immobilisé sur la chaussée là où il a roulé après avoir heurté les verres et rebondi sur le guéridon, à peu de distance du rebord du trottoir, la fille en rouge se levant alors brusquement, faisant demi-tour et rentrant à l'intérieur du café. Entre sa courte jupe et ses longues bottes noires tache claire de ses cuisses et l'intérieur jumeau des genoux. Le soleil brille sur les morceaux du verre cassé.

Photo jaunie aux ombres pâles où les visages blafards avaient des yeux aux pupilles dilatées écarquillés éblouis sans doute par le brusque éclair du magnésium. Sur un côté on pouvait voir le coin d'une table couverte d'assiettes repoussées de bouteilles et de verres encore à moitié pleins. Barbu vêtu d'un chandail à col roulé, un autre était en manches de chemise mais cravaté, avec un de ces cols empesés ou en celluloïd qui semblait soutenir la tête plate au nez chaussé de lorgnons d'un chef de bureau ou de rayon. Un en maillot rayé de marin élevait à bout de bras une bouteille, le buste renversé en arrière la bouche ouverte comme un ténor. Le barbu avait une

guitare posée sur ses genoux. Les femmes étaient casquées de cheveux courts luisants et cosmétiqués ramenés en accroche-cœurs sur les joues. Deux avaient le front ceint d'un bandeau comme les Indiens. Elles portaient de longs colliers pendants sur des robes semblables à des sacs. L'une d'elles était vêtue d'un chandail d'homme. Pour faire de la place on avait repoussé dans le fond deux chevalets de peintre. Plusieurs tableaux étaient accrochés au mur mais la lumière éblouissante du magnésium se reflétait dessus et empêchait de distinguer ce qu'ils représentaient. Là-dedans avec son veston son gilet sagement boutonné son visage tranquille l'air vaguement surpris on aurait dit un cousin de province échoué là par mégarde. Dans sa main il tenait un verre aux trois quarts plein peut-être par mégarde aussi ou pour ne pas désobliger les autres. Le tout baignant dans ou recouvert d'une couche jaune uniforme soufre ou plutôt pisseuse. Quelqu'un avait écrit en oblique dans le coin inférieur droit les mots LOS HIJOS DE PUTAS, les hauts jambages de l'écriture courant sur la jupe et le corsage d'une des deux filles qui portaient un bandeau d'Indien

Yeux regardant comme à travers les trous de masques figés et plâtreux percés de fentes en forme d'amandes cernées d'un trait noir tout autour

Le nuage blanc tout à fait disparu un autre envahissant lentement (ou plutôt s'infiltrant se répandant par légères saccades – comme une flaque de lait sur la surface d'une table mal rabotée, bosselée) le haut de la vitre du vantail gauche

Au-dessus de la balustrade entourant la bouche du métro apparaît la tête d'une femme aux cheveux grisonnants s'élevant d'un mouvement continu et oblique, puis ses épaules revêtues d'un imperméable gris-bleu. Elle trébuche légèrement quand elle abandonne la dernière marche puis reprend son équilibre et s'éloigne marchant d'un pas vif malgré son âge. Au bout de son bras pend un cabas marron.

Immobiles d'abord, entraînés par le même mouvement ascensionnel et continu qui semble les ramener du sein de la terre, puis prenant pied sur le trottoir et s'éloignant dans différentes directions apparaissent successivement à sa suite :

1 homme chauve aux mèches de cheveux clairsemées ramenées sur son crâne et collées au cosmétique, vêtu d'un complet bleu, avec une cravate bordeaux rayée en oblique ton sur ton, marchant de façon décidée à grands pas, 1 jeune femme en robe bleu foncé bras nus portant son enfant vêtu de bleu clair sur le bras droit dont la main tient l'anse d'un seau à pâtés orange une petite pelle et un petit râteau rouge et jaune dépassant du seau, 1 jeune homme à lunettes aux cheveux ondulés veste marron pantalon gris chaussures de daim gris également s'éloignant les deux coudes collés au corps les avant-bras horizontaux les mains se rejoignant un papier ou quoi entre elles lettre ? Les bustes de plus en plus serrés maintenant sans doute le gros des voyageurs de la rame un sur chaque marche probablement les têtes surgissant l'une après l'autre sans interruption deux reli-

gieuses un soldat une dame à chapeau rose de nouveau  
un chauve un nègre un homme au visage tout ridé jau-  
nâtre une jeune fille tête nue une autre jeune fille tête  
nue le képi d'un agent une

Si on regarde fixement la fenêtre pendant assez long-  
temps on dirait qu'elle se déplace dérive lentement dans  
le ciel simple rectangle partagé en deux traversé de nua-  
ges. Maisons qui semblent basculer vous tomber lente-  
ment dessus sans fin

dame âgée au chapeau de paille noire avec un nœud  
violet type avec un nez comme un bec type avec une  
casquette à petits carreaux une jeune femme blonde très  
fardée, le contraste entre l'immobilité des personnages  
et le lent mouvement d'ascension leur conférant une  
sorte d'irréalité macabre comme sur cette image du livre  
de catéchisme où l'on pouvait voir une longue procession  
ascendante de personnages immobiles figés les uns sim-  
plement debout d'autres une jambe repliée un pied un  
peu plus haut que l'autre comme reposant sur une mar-  
che l'escalier constitué par les volutes d'un nuage s'éti-  
rant s'élevant en plan incliné des vieillards appuyés sur  
des cannes des enfants je me rappelle une femme drapée  
dans une sorte de péplum enveloppant d'un de ses bras  
les épaules d'un jeune garçon bouclé sur lequel elle se  
penchait l'autre bras levé montrant d'une  à l'index  
tendu là-haut la Gloire et les Nuées et derrière eux il en  
venait toujours d'autres montant vers Sa lumière tous  
suivant la direction indiquée par cette main impérieuse  
comme celles (ou quelquefois seulement une ) qui

sur les parois émaillées indiquent HOMMES ou DAMES dans l'odeur ammoniacale d'urine et de désinfectant le silence souterrain ponctué à intervalles réguliers par les bruits des chasses d'eau à déclenchement automatique tous à la queue leu leu errant dans les corridors compliqués de ce comment appelle-t-on l'endroit où vont les petits enfants morts avant d'avoir été baptisés ? aux étincelantes voûtes de céramique blanche jusqu'à ce qu'Il les appelle enfin à lui s'élevant alors en longues théories de complets veston et de robes désuètes chantant Sa gloire arrachés sauvés du sein de la terre les yeux clignotant dans la lumière retrouvée tous les âges et toutes les professions mêlés 1 jeune femme 1 jeune homme à lunettes 1 ménagère 2 écoliers 1 long type maigre 1 couple 2 ouvriers l'un portant un veston marron fatigué sur des blue-jeans l'autre une salopette beige...

Longtemps après sa mort la mort elle-même a gardé pour moi cette fade odeur de sueur qui s'exhalait d'eux emplissait l'étroit vestibule ou plutôt couloir dans les demi-ténèbres qui régnaient là en permanence, non pas systématiquement entretenues comme dans son bureau par crainte du soleil et de la chaleur mais parce qu'il (le vestibule) n'était éclairé que par la porte doublée de l'inévitable grillage à moustiques et donnant sous l'épaisse tonnelle de roses thé de sorte que, même lorsque le battant en était ouvert, il ne pénétrait qu'une lumière déjà assombrie, verdâtre, encore absorbée par ce même papier funèbre à palmettes vert olive qui tapis-sait aussi son bureau où il se tenait assis, éclairé par la

leur jaunâtre de l'ampoule électrique, comme une sorte de personnage lui aussi funèbre, devant de petits tas de billets et de pièces de monnaie, les fantômes gris verdâtres entrant un à un, se tenant auprès de lui dans cette odeur de fatigue et de caveau pendant un moment durant lequel on pouvait entendre un bruit de papier froissé et de tintement de métal, puis ressortant. Comme une sorte de nourriture de viatique qu'ils seraient venus recevoir de sa main, ces pièces que l'on glissait autrefois dans la bouche de ceux qui devaient payer leur passage à travers... Alors sans doute plus que le prix d'un simple billet de métro. Enfers aux voûtes de porcelaine blanche émaillée parfumés à la créosote. Dans l'Énéide ou quoi ? Quelque chose d'obscur marron un ciel cuivré avec des fumées rougeoyantes dans le fond des éclats métalliques les reflets orange et noirs des incendies sur les flancs des cuirasses les yeux noyés révoltés des femmes tordant leurs bras et celle fuyant qui se retourne pour regarder derrière elle le visage éclairé par les flammes et celui qui portait le vieillard barbu sur ses épaules et la mer amère noire fouettant le goût du sel sur les lèvres les récifs noirs aux noms de monstres cernés d'écume et la déesse aux pieds ailés apparaissant dans les nuées appuyée sur une lance coiffée d'un casque de bronze surmonté de plumes d'autruche blanches roses safran : une draperie bleu vif serpente autour de son corps d'une main elle apaise les vagues furieuses dans lesquelles. Versions latines dont j'annonçais le mot à mot comme une écœurante bouillie jusqu'à ce que de guerre

lasse il finisse par me prendre le livre des mains et traduire lui-même

César la Guerre des Gaules la Guerre Civile ➡➡➡ s'enfonçant dans la bouche ouverte clouant la langue de ce. Latin langue morte.

Eaux mortes. Mort vivant. *Je comprends parfaitement que tu aies décidé de ne rien faire naturellement c'est de ta part purement et simplement une question de paresse mortellement triste mais après tout quoique tu ne puisses pas encore le savoir Je ne savais pas encore puisque c'est aussi une chose qu'il faut apprendre et qu'apparemment tu as pris la ferme résolution de ne rien faire bois mort feuille morte mais peut-être as-tu raison après tout tout savoir ne débouche jamais que sur un autre savoir et les mots sur d'autres mots la mort dans l'âme la peine de mort Je ne savais pas encore pour moi silhouettes grisâtres indistinctes attendant silencieusement dans la pénombre verte revêtues de choses pendantes informes terreuses molles exhalant cette âcre odeur de fatigue de sueur morts de fatigue je ne savais d'autres mots comme Travail ou Devoir même écrits avec une minuscule et au pluriel qui te font sans doute ricaner pas encore fantômes aussi mais pisseux sur une autre presque effacée prise sans doute à la sortie d'un de ces bals Quat'z Arts où ricaner mais enfin dans la mesure où il te faudra tout de même vivre au milieu de tes semblables et pas dans une forêt vierge en te nourrissant de bananes il y a un certain nombre de nécessités comme boire et manger porter une*

*chemise et un pantalon à moins que tu ne décides de te promener tout nu sortie d'un bal des Quat'z Arts où l'on distinguait vaguement la forme ou plutôt la tache claire corps d'un type entièrement nu c'est-à-dire l'éclair violent du magnésium supprimant ombres et modelé une vague forme blanche ou plutôt jaune pâle titubant ivre probablement soutenu d'un côté par une femme dont l'attitude maternelle aidante sans doute de celles qui vont remuer le dîner qui mijote sur le réchaud à gaz avant de revenir prendre la pose odalisque sur le tapis tunisien contrastait avec la demi-nudité par conséquent il faudra au moins que tu puisses articuler de façon à peu près intelligible le mot chemise et le mot pantalon ou bien te résigner alors à t'exprimer simplement au moyen de gestes coiffé d'un casque étincelant brandissant au-dessus de lui une épée de carton les genoux à demi ployés comme un guerrier blessé exsangue livide et au bas de son ventre une tache d'un jaune plus sombre et de grognements quand tu entreras dans un magasin par exemple en levant les bras au-dessus de ta tête comme un homme qui enfiler les manches d'une chemise floue où pendait fragile et d'une teinte plus foncée que le reste du corps cette espèce de tuyau comme le prolongement et après en enjambant un imaginaire et invisible pantalon que tu remonteras ensuite toujours invisible jusqu'à tes hanches d'organes intérieurs mous vulnérables alors très bien on peut au moins te prédire un succès assuré bien sûr tu peux aussi répudier tout cela et*



Cette édition électronique du livre  
*La Bataille de Pharsale* de Claude Simon  
a été réalisée le 30 septembre 2013  
par les Éditions de Minuit  
à partir de l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782707303547).

© 2013 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
pour la présente édition électronique.

[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

ISBN : 9782707327956

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)